



**HAL**  
open science

# Jeux de décomposition et de renversement d'identités dans "J'apprends l'allemand" de Denis Lachaud

Britta Benert

► **To cite this version:**

Britta Benert. Jeux de décomposition et de renversement d'identités dans "J'apprends l'allemand" de Denis Lachaud. Philippe Clermont; Laurent Bazin; Danièle Henky. Esthétiques de la distinction : gender et mauvais genre en littérature de jeunesse, Peter Lang, pp.177-190, 2013, Kinder-und Jugendkultur, -literatur und -medien. Theorie – Geschichte – Didaktik. <hal-02974626>

**HAL Id: hal-02974626**

**<https://hal.science/hal-02974626v1>**

Submitted on 21 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## **Jeux de décomposition et de renversement d'identités dans *J'apprends l'allemand* de Denis Lachaud**

**Britta BENERT,  
Université de Strasbourg**

*J'apprends l'allemand*, premier roman de Denis Lachaud (né en 1964), a initialement paru en 1998 chez Actes Sud, collection Babel. Il fait partie de ces textes qui sont passés de la littérature tout court à celle de jeunesse puisqu'en 2006, la même maison d'édition intègre le roman dans sa collection dédiée aux jeunes adultes (« Babel J », à partir de 14 ans). Le roman a été traduit en allemand en 2001 (*Ich lerne deutsch*), dans une maison d'édition destinée, elle, *a priori* à un public adulte (Munich, Zurich, Diana Verlag 2001, Heyne Bücher).

On pourrait lire ce texte comme nouvel exemple d'un phénomène qui va croissant : l'introduction de la question de l'homosexualité dans le domaine de la littérature de jeunesse. À ce sujet, la volonté louable de briser avec un thème longtemps tabou, n'est pas sans parfois friser le politiquement correct (« les homosexuels sont comme nous, il est très méchant de les rejeter et de les insulter... ») pour produire l'effet inverse de l'intention affichée : aussi, parmi les textes destinés à la jeunesse autour sur ce nouveau thème en vogue, les points de vue stéréotypés risquent d'être renforcés et le cas échéant de finir, par consolider l'enfermement du héros dans *une* seule identité (sexuelle)<sup>1</sup>.

*J'apprends l'allemand* n'entre pas en ce travers. L'identité n'apparaît en aucun cas tel un bloc, figée, mais échappe, bien au contraire, à toute réduction essentialiste, et se déploie en un incessant mouvement, de façon foncièrement ouverte, non sans évoquer le concept du sujet dans l'acception qu'en donne Michel Foucault<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Voir sur le traitement du thème de l'homosexualité en littérature de jeunesse, entre renforcement de stéréotypes et leur dénonciation, la récente étude de Philippe Clermont (« Identités de sexe, identités de genre : le roman pour adolescent-e-s est-il engagé », B. Benert et P. Clermont (éds.), *Contre l'innocence. Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse*, Francfort/Main, Peter Lang, 2011, p. 229-245.

<sup>2</sup> Le sujet représente l'un des concepts clé de la pensée du philosophe, abordé dans une mise en question fondamentale de sa souveraineté : à la conception du sujet comme actant conscient et réflexif, Foucault oppose l'idée de sa foncière soumission. Non pas protagoniste souverain des luttes des pouvoirs, mais sujet soumis face à des processus historiques, qui ne cessent de former, déplacer et transformer les hommes, donnant lieu à un mouvement incessant de redéfinitions du sujet en multiples subjectivités. (C. Kammler *et al.*, *Foucault. Handbuch*, Metzler, 2008, p. 293-296). À l'image de cette esquisse de définition, la référence au philosophe n'est qu'amorcée dans la présente contribution. Celle-ci se veut comme une première lecture avec pour ambition principale la volonté de lancer le débat.

Aussi je voudrais défendre l'hypothèse selon laquelle la résistance au traitement stéréotypé de l'homosexualité tient dans l'approche multiple, complexifiée, paradoxale – foucauldienne ? - de la question de l'identité. À cet égard, initier la réflexion à partir du titre me servira de trame afin d'essayer de montrer comment l'ouvrage met en scène et interroge la construction d'identité nationale et linguistique. En clôture à cette lecture assumée comme suggestive, sans prétention aucune à l'exhaustivité, nous viendrons au parallélisme que met en scène le roman, entre apprentissage linguistique et sexuel, et qui tend à leur politisation.

## **I. *J'apprends l'allemand* : apprentissage des langues et découverte de l'altérité**

En présentant l'histoire d'Ernst, protagoniste de *J'apprends l'allemand*, rythmée selon sa vie d'écolier et en accordant ainsi une large place à l'école à l'intérieur du texte, est souligné le poids qui incombe à l'institution scolaire dans la formation de l'individu. On sait que réfléchir sur les différents objectifs de l'enseignement en général, de celui de l'histoire en particulier, peut contribuer à mesurer les attentes d'une Nation envers ses citoyens ; ceci pour rappeler une évidence : l'école joue un rôle important dans la création des identités, et notamment de l'identité nationale<sup>3</sup>. Dans notre texte, l'accent est mis sur le rôle que jouent les langues au sein de la construction identitaire. Il s'agit donc, dans cette première partie, de prendre au pied de la lettre le titre de l'ouvrage : quel impact l'apprentissage linguistique (apprendre l'allemand) a-t-il sur le sujet (*J'apprends l'allemand*).

Dans ce premier roman de Lachaud, le fait d'apprendre une nouvelle langue, signifie d'abord, et de façon assez convenue, la découverte de l'altérité : c'est en effet l'apprentissage de l'allemand qui amorce chez Ernst l'envie d'interroger l'histoire familiale, et qui le met en mouvement, l'arrachant à l'enfermement de son enfance pour l'aider à s'ouvrir au monde. Aussi, les déplacements d'un lieu à l'autre reflètent-ils l'évolution du personnage. Les voyages sont de plus en plus lointains, dans un mouvement parallèle à sa maturation vers l'âge adulte. En d'autres termes, le roman permet un découpage net selon l'âge du protagoniste ((petite)enfance- pré-adolescence- adolescence- âge adulte) et selon ses déplacements de plus en plus importants attribués à ces différentes tranches d'âge.

---

<sup>3</sup> Voir Anne Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 2001, p. 240-242 et Eugen Weber, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale 1870-1914*, Paris, Fayard, 1983, p. 438-488 (chap. « Une sérieuse entreprise de civilisation : école et la scolarisation »).

L'enfance d'Ernst, située au milieu des années 1960, a pour seul cadre Paris, capitale bien triste, sans attrait particulier en ce début de texte. Elle semble remplaçable, simple nom car sans aucune prise sur une famille repliée sur elle-même, submergée, on ne sait encore très bien par quel malaise. Aussi, lorsqu'une sortie en forêt est évoquée, c'est pour souligner mieux que la famille d'Ernst (ses parents allemands qui lui ont toujours parlé en français et jamais en allemand, son frère Max, né en 1962, son aîné de deux ans) ne peut en réalité *sortir* d'elle-même ; elle bute contre elle-même : ce qui prime en effet dans la brève mention de cette sortie, est la cruelle punition du père, consistant à ne pas adresser la parole à son fils, l'ignorer ainsi l'espace de quelques jours, ce qui revient symboliquement à l'anéantir. D'où ce passage situé à l'époque où Ernst fréquente l'école primaire (il sait lire), et avant l'entrée au collège (donc avant qu'il ne fasse le choix d'apprendre l'allemand) :

Aujourd'hui, [...] on est allés se promener en forêt, Max et moi on a joué au ballon, on est rentrés, j'ai pris un bain, on a mangé une salade de radis et de la charcuterie, Max et moi on s'est couchés, maman est venue nous embrasser, papa n'a embrassé que Max, comme hier soir et il a éteint la lumière. Il ne m'a pas adressé la parole de la journée, comme prévu. Il ne m'a même pas regardé<sup>4</sup>.

L'oppression omniprésente, le malaise entre les membres de la famille, voire la violence sourde que dégage le début du texte consacré à l'enfance du protagoniste, bien que la tendresse n'en soit pas absente, ambivalence rajoutant à un climat troublant, trouve une nouvelle illustration dans une deuxième sortie, s'avérant au moins aussi enfermante que celle évoquée à l'instant. Nous pensons à la visite en famille, un dimanche, chez un collègue du père, en banlieue parisienne. La sortie tourne en catastrophe. La démonstration d'aviation, censée être le moment fort et la raison principale de l'invitation, se termine en *crash* – dans la description de la scène, la symbolique sollicitée apparaît clairement : Ernst et sa famille, sont cloués au sol, il leur est impossible de *prendre l'envol*, le malaise est trop profond. Les tendances destructrices du père rencontrées plus haut, sont tournées ici non pas contre le fils mais contre lui-même (le père ne quittant pas le balcon, il s'expose aux projectiles de l'avion accidenté). Dans l'objectif, toujours, de souligner la violence des rapports familiaux, le texte insiste également sur l'agressivité du grand frère Max. Celle-ci se révèle sous forme d'un monologue intérieur : : « Un jour, j'écraserai Ernst comme on fait péter un sac en papier »<sup>5</sup>. L'apparition abrupte des pensées du grand frère coupe le fil de la narration et rompt avec les perspectives employées jusque là, où dominait l'alternance entre récit à la première et la troisième personne, rupture narrative à la hauteur de

---

<sup>4</sup> Denis Lachaud, *J'apprends l'allemand*, Arles, Actes Sud, collection Babel, 1998, p. 23.

l'hostilité exprimée. La violence émane également de la mère qui semble avoir oublié son mari, du moins elle ne l'appelle pas lors de l'accident d'avion, ce en quoi la scène annonce leur future séparation, effective quelques années plus tard.

Vient la rencontre d'Ernst avec l'allemand, en classe de sixième, rencontre décisive, que relate l'incipit du texte, témoin, par ce positionnement, de la place primordiale qu'occupe l'institution scolaire au sein du récit : « Je rentre en sixième et Mme Ladurée mon professeur d'allemand m'apprend que mon prénom, Ernst, veut dire sérieux.[...] on ne parle jamais allemand à la maison, s'appeler Ernst Wommel et ne pas savoir parler allemand, ça ressemble à quoi ? »<sup>6</sup>. C'est clairement le contact avec la nouvelle langue, celle-là même, que ses parents ne lui ont jamais parlé, qui va permettre au garçon sinon d'échapper à une constellation familiale étouffante, au moins de gagner en capacité de distanciation.

Avec la préadolescence d'Ernst, et l'arrivée en classe de quatrième, a lieu la première rencontre avec Rolf, le correspondant allemand. Rolf va accueillir Ernst dans sa famille à Sarrebruck. Ce premier éloignement du foyer familial se fait en parallèle avec la séparation des parents d'Ernst. On voit comment, par ce parallélisme, le texte attribue à la rencontre avec l'autre langue, une salutaire force perturbant l'ordre établi. Aussi, c'est bien *grâce* à cette séparation que l'espace s'élargit pour Ernst, l'enfermement de son enfance se change en mouvement ; c'est pourquoi, loin de représenter une brisure, Ernst salue la nouvelle situation qui se présente à lui (« Nous avons changé de quartier. Désormais, nous sommes rive gauche. Ma mère a loué un grand appartement, je vais avoir une chambre pour moi seul, à treize ans, je ne m'en sors pas trop mal »<sup>7</sup>). De même, Paris se dévoile au protagoniste sous un nouveau jour. Ernst commence à découvrir le monde qui l'entoure et à s'y intéresser :

Pour aller au collège, c'est moins pratique qu'avant, je dois prendre le métro, changer deux fois. Je compte les marches que je descends, les marches que je monte, les gens dans le wagon, ceux qui lisent, ceux qui dorment, je fixe ceux qui ne font rien. Ils finissent toujours par sentir mon regard. Il y a des femmes qui me sourient, celles qui s'énervent, les hommes qui décrochent immédiatement, surpris en flagrant délit de je ne sais quoi, ceux qui soutiennent mon regard, à qui je plais, ceux qui me plaisent, ceux que ne me plaisent pas<sup>8</sup>.

Avec l'adolescence, Ernst va multiplier les allers-retours entre Paris et Sarrebruck. En présence de son correspondant Rolf devenu ami, Paris cesse définitivement être la simple coulisse d'une enfance solitaire. Grâce à la présence de Rolf et à l'allemand, Ernst parvient à *s'inventer* une identité autre et à *jouer* avec les différentes identités qui se présentent à lui. Il est secouru, bien qu'involontairement, par les passants qui l'entourent et par leur besoin irrésistible de classer l'autre :

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 78.

Rolf est émerveillé par Paris. Il me fait monter à pied au deuxième étage de la tour Eiffel, sillonner le Quartier latin à en trouser mes chaussettes, découvrir les ponts de Paris en bateau- mouche. Peu à peu, je me prends au jeu. Nous mettons des chemises voyantes, un short, des tennis, des lunettes de soleil et nous parlons en allemand dans la rue. Et je découvre Paris en touriste [...] Dans un jardin public, un vieux monsieur se penche vers sa femme. « Mais c'est des Chleuh ! – Il me semble bien, oui. Ça doit être les vacances scolaires en Allemagne »<sup>9</sup>.

Si l'insulte qu'Ernst d'ailleurs n'identifie que partiellement, ne peut l'atteindre, c'est qu'il est désormais bien trop conscient de la vanité des classifications définitives<sup>10</sup>. Dans ce jeu de touriste, qui n'est banal qu'en apparence, se révèle la distance désormais acquise à l'égard des identifications binaires, et donc stéréotypées : l'identité n'a définitivement rien de fixe ; et si, au contraire, elle se construit dans la relation à l'*autre*, le *je* a la liberté de décider d'en jouer.

## II. Fondement politique de l'apprentissage des langues

À poursuivre notre réflexion à partir d'une interrogation de l'intitulé du roman et ses répercussions dans le texte, un autre niveau, plus inattendu, apparaît : celui-ci rappelle le *projet éminemment politique* dans lequel s'inscrit l'histoire (institutionnelle) de l'apprentissage des langues vivantes. Le roman met en exergue cet impact politique en instaurant un lien entre l'histoire politique (l'Histoire européenne du XXe siècle, l'Allemagne nazi, la France occupée et la collaboration), fondamentale à l'histoire personnelle du protagoniste (français d'origine allemande) et son apprentissage de l'allemand à l'école française dans les années 1970.

L'institutionnalisation de l'allemand comme discipline scolaire en France à la fin du XIXe siècle joue à cet égard, en comparaison avec celle des autres langues « modernes » (l'anglais surtout, puis, plus tard, l'espagnol et l'italien) un rôle à part, compte tenu des tensions grandissantes entre les deux nations, qui allaient s'engouffrer dans la première guerre mondiale. En 1915, s'il est bien question de

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 85.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 95.

<sup>10</sup> « Chleuh », nom des populations berbères du Maroc occidental, le mot désigne les Allemands ou la langue allemande depuis l'occupation, après avoir servi à surnommer les Alsaciens par des troupes ayant combattu au Maroc de 1925 à 1930. Peut-être moins préjorative que « boche », la désignation tend à mettre en avant l'altérité absolue des Allemands et de leur langue selon la conviction que « l'ennemi héréditaire est toujours un 'sauvage' » (Jacques Cellard, Alain Rey, *Dictionnaire du français non-conventionnel*, Hachette, 1991, article « chleuh »). En ce sens, l'explication que donne Ernst n'est pas fautive : « [...] ce mot pourrait avoir été inventé par des Français qui ne comprendraient pas l'allemand, dont l'oreille n'en saisirait guère les consonances et qui entendraient schlö-schlöh-schlöh-schlö- schlöh quand un Allemand parle » (p. 95-96). L'idée étant que ce qui frappe avant tout dans la langue inconnue serait ses éléments perçus comme les plus étrangers; c'est l'altérité qui est le plus marquante, surgénéralisée ici et qui se trouve rejetée en bloc. Voilà un procédé caractéristique de l'approche stéréotypée de l'autre.

suppression pure et simple de l'enseignement de l'allemand à l'école française, les arguments en faveur d'un maintien de la discipline finiront cependant par l'emporter. L'idée qui allait s'imposer était d'une logique implacable : il convenait de continuer à enseigner la langue allemande, aussi barbare soit elle, parce qu'il fallait des Français ayant une maîtrise suffisante de l'allemand, condition *sine qua non* si l'on voulait être en mesure de surveiller efficacement l'ennemi. Il s'agissait donc d'aborder l'enseignement/l'apprentissage de l'allemand comme « langue de l'ennemi », désignation qui apparaît dans ce contexte de guerre<sup>11</sup>.

Ces motivations agressives, destructrices qui caractérisent l'apprentissage des langues/de l'allemand en ce contexte de guerre, sont-elles définitivement révolues, loin derrière nous ? Le roman de Lachaud semblerait plutôt mettre en avant la longévité d'un lourd héritage, allant peut-être jusqu'à sous-entendre que l'appellation « langue de l'ennemi » survivrait aujourd'hui encore dans les représentations françaises de la langue allemande. Si l'on se rappelle la date de publication, 1998, ce point de vue accroît encore l'audace du roman : on se situe alors peu après l'effondrement des pays socialistes, au moment de l'élargissement européen et de la mondialisation ; cette idée revient en effet à pointer combien les discours en vogue sur l'interculturalité<sup>12</sup> et les bienfaits (indiscutables) de l'apprentissage des langues (européennes « fortes ») que l'on prône en réponse à ces changements radicaux, ne se réduisent que trop souvent à des motivations essentiellement utilitaristes<sup>13</sup>. Pour ce qui est les années 1970, cadre chronologique du début du texte, l'identification des Allemands (de « l'Allemand ») avec le national-socialisme est en tous les cas présentée comme allant de soi. L'équation Allemand=nazi est tellement évidente qu'Ernst la subit dans une sorte de résignation, jusqu'à ce qu'il décide de choisir l'allemand comme première langue. Par ce choix, il sort de sa passivité, comme relaté à l'entrée de texte, en lieu stratégique et significatif donc :

À l'école, on nous appelle « sales Boches » ou « Rommel ou « Rommel heil Hitler » ou « Hitler » quasiment depuis la maternelle. Notre vrai nom c'est Wommel et la guerre est finie depuis plus de trente ans mais les Allemands ont laissé de mauvais souvenirs dans les familles

---

<sup>11</sup> Monique Mombert, « Enseigner la langue de l'ennemi », dans Geneviève Zarate (éd.), *Langues, xénophobie, xénophilie dans une Europe multiculturelle*, CRDP de Basse Normandie, 2001, p. 15-27.

<sup>12</sup> Dietmar Rösler déplorait il y a une dizaine d'années déjà l'emploi inflationnaire de la notion (« Drei Gefahren für die Sprachlehrforschung im Bereich Deutsch als Fremdsprache : Konzentration auf prototypische Lerngruppen, globale Methodendiskussion, Trivialisierung und Verselbständigung des Interkulturellen », dans *Jahrbuch Deutsch als Fremdsprache* 19 (1993), p. 77-99).

<sup>13</sup> Voir sur la tendance actuelle de réduire l'apprentissage des langues à l'impératif utilitaire, « sacrifi[a]nt un rapport inventif et libre à la langue et aux langues » l'essai « Aimer sa langue autrement » de Marc Crépon (*Altérités de l'Europe*, Paris, Galilée, 2006, p. 29-53, ici, p. 41-42).

françaises. Max a fait anglais première langue, moi j'ai décidé de prendre allemand première langue [...]»<sup>14</sup>.

À quel point le roman interroge l'étroit lien entre enseignement des langues et (instrumentalisation) politique, cela peut se lire dans le fait que l'apprentissage de l'allemand par Ernst est explicitement mis en relation avec l'idée (politique) de la réconciliation franco-allemande, née dans les années d'après-guerre. L'une des rencontres avec le grand-père de son correspondant lors du premier séjour d'Ernst à Sarrebruck joue ici un rôle crucial. S'organisant un tête-à-tête avec Ernst, le grand-père lui lance: « Je suis très content de voir que les Français et les Allemands se réconcilient. La guerre est bien loin maintenant. Tu sais, j'ai été gardien dans un camp de concentration, tu comprends le mot *Konzentrationslager* ? »<sup>15</sup>. En faisant de ce personnage du nazi jamais repenti le défenseur du rapprochement franco-allemand, revient à en pointer la potentielle ambiguïté, et invite, pour le moins, à interroger le volontarisme politique, et ses concepts lancés au risque de perdre toute substance<sup>16</sup>. L'expérience que met en scène le texte relève de la volonté politique d'œuvrer en faveur du rapprochement franco-allemand, l'organisation d'échanges scolaires entre des classes françaises et allemandes étant en effet la conséquence de décisions hautement politiques, dont celle de créer en 1963 l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ). La création de cette institution avait été prévue dans le fondamental *Traité entre la République fédérale d'Allemagne et la République française sur la coopération franco-allemande* signé par Konrad Adenauer et de Charles De Gaulle quelques mois plus tôt, et selon notre texte, peu après l'arrivée des parents d'Ernst à Paris. Le fondement politique de l'apprentissage de l'allemand dans la France de l'après-guerre est donc bien l'arrière-plan dans lequel s'inscrit le roman de Lachaud. Il se conjugue avec une histoire personnelle (*J'apprends l'allemand*), celle d'Ernst, animé tout d'abord par un fort désir de réconciliation avec le passé familial. Ce désir de réconciliation individuelle, cette quête de soi qui anime le

---

<sup>14</sup> *J'apprends l'allemand, op.cit.*, p. 7. Jacques Cellard et Alain Rey (*op.cit.*) évoquent à l'entrée de l'article consacré à « boche » le prodigieux succès que connaît le mot depuis la première guerre mondiale. Alors que sur presque un demi siècle le terme Allemand serait apparu comme « incongru et d'une indulgence coupable », ce mot serait tombé « en désuétude après la réconciliation des années 1950 entre la France et l'Allemagne. Il est à peu près inconnu d'aujourd'hui des moins de soixante ans ». Le roman de Lachaud contredit cette appréciation probablement trop optimiste sur l'avancée positive du rapprochement franco-allemand.

<sup>15</sup> *J'apprends l'allemand, op.cit.*, p. 71.

<sup>16</sup> La scène est d'ailleurs précédée par la mention du repas (sud-américain) et le goût de la grand-mère pour les plats venus de loin (« Mme Rösching est très internationale dans ses choix culinaires », p. 71). Épouse soumise, dénoncée plus loin pour son coupable silence, c'est un autre concept politiquement exploité, l'internationalité annonçant la revendication à la multiculturalité en vogue au moment de l'écriture du roman, qui est démasqué dans sa potentielle hypocrisie.

protagoniste, va, au fur et à mesure de ses plongées dans l'histoire, se muer en constat de l'irréductible éclatement du sujet<sup>17</sup>.

Nous avons vu plus haut que l'apprentissage d'une autre langue signifiait pour Ernst la découverte de l'altérité, l'aidant *dans un premier temps* à mieux se comprendre soi-même et à mieux comprendre ses proches. À cela correspond le fait que les pages consacrées au premier séjour d'Ernst chez Rolf sont introduites par le verbe *être* (conjugué en allemand dans le texte : « Ich bin/Du bist/Es ist/Sie ist/Wir sind/Ihr seid/Sie sind », p. 45) : l'insistance sur la valeur *existentielle* que revêt l'apprentissage de l'allemand pour le protagoniste est ici évidente. Si cet apprentissage se situe donc bien au-delà de la simple discipline scolaire – qui serait *utile* dans la vie, telle la maîtrise des tables –, si son fondement politique est souligné, le roman invite aussi à distinguer, et, dans un mouvement consécutif, à critiquer l'*intrusion* politique du lien identitaire entre l'individu et sa/ ses langue(s). Le texte interroge cette potentielle politisation du lien langue/identité, plus particulièrement à travers une réflexion sur la langue dite maternelle.

### III. *J'apprends l'allemand* : politisation du lien langue/identité

À la recherche d'éléments sur le passé de ses parents, Ernst finit par dénicher le passeport de sa mère. À ce stade du texte, le collégien est déstabilisé par le fait de découvrir que bien que de nationalité allemande, le lieu de naissance de sa mère n'est pas Hambourg, comme elle l'avait laissée entendre/ou comme Ernst l'avait cru comprendre<sup>18</sup>. Ernst la sait désormais née aux Etats-Unis :

Name : Wommel, geboren Stöckl  
Vornamen : Katarina, Theresa, Elisabeth  
Geburtstag : 20.2. 1937  
Geburtsort : Great-Barrington-Massachusetts (USA)  
Staatsangehörigkeit DEUTSCH

On a cherché le passeport de ma mère pendant deux heures avant de le trouver dans un sac à main dont elle ne se sert plus. Elle est née aux Etats-Unis. Il ne manquait que ça. Dans la bibliothèque de Bernard, nous attrapons l'atlas. C'est Rolf qui trouve le Massachusetts. Nord-Est des Etats-Unis. « Il faut qu'elle t'explique ». – Attends attends ». Je panique déjà, rien qu'à l'idée de parler à ma mère de son passeport. « T'inquiète pas, je ne demanderai rien, c'est à toi de le faire ». J'en ai marre. Chaque question en impose une autre, plus surprenante encore<sup>19</sup>.

---

<sup>17</sup> Voir à la presque toute fin du roman, l'énumération qu'Ernst fait de ses diverses identités (*J'apprends l'allemand*, p. 207).

<sup>18</sup> Voir *J'apprends l'allemand*, p. 76.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 101.

Ce n'est qu'à l'âge adulte que le trouble panique d'Ernst se disperse – invitation à comprendre cette longue maturation comme une métaphore de la difficulté humaine trop humaine de se défaire d'idées reçues. Car ce dont au fond Ernst doit faire le deuil, et ce que son histoire personnelle met en branle, c'est le mythe si fondamental dans la constitution des États-Nations, de l'équation entre identité linguistique et identité politique, renforcée par l'intégration du concept de langue maternelle. Se caractérisant par une biographie de migrante, fille de « citoyens du monde avant l'heure »<sup>20</sup>, l'histoire de sa mère permet à Ernst de se distancier du concept de la langue maternelle et du dogme monolingue et identificatoire l'accompagnant : « Ma mère a parlé anglais pendant neuf ans, allemand pendant dix, puis français. Ma langue maternelle est la troisième langue de ma mère »<sup>21</sup>.

L'identification d'un sujet à une langue maternelle n'est qu'une modalité possible, elle n'a pas de valeur universelle. Ernst découvre ainsi « l'identité » non pas unique, mais multiple et en mouvement de sa mère. Sa destinée migratrice fait écho à celle caractérisant l'artiste Max Ernst (1891-1976) et les trois pays plus particulièrement marquants de sa vie, l'Allemagne natal d'abord, puis les Etats-Unis et la France, ses terres d'adoption. La scène évoquant le peintre et le choix des prénoms de leurs fils (Max et Ernst) mérite que l'on s'y attarde<sup>22</sup>. Elle permet d'entrevoir deux conceptions opposées de l'identité, incarnées réciproquement par la mère et le père et par leur divorce, dans la mesure où leur séparation marque, elle aussi, un antagonisme : « Je n'avais pas revu mes parents ensemble depuis le divorce. Je n'avais jamais remarqué à quel point ils étaient mal assortis », constate en ce sens Ernst<sup>23</sup>.

Deux conceptions opposées de l'identité, c'est, d'une part, le personnage de Horst Wommel et ce que l'on pourrait qualifier d'option assimilatrice. Traumatisé par une enfance auprès d'un père nazi et d'une mère coupable de silence et de soumission, il a fait le choix de la France, avec la volonté de couper net avec un passé insupportable. La création de sa nouvelle identité (française) se distingue par une germanophobie explicite et par un goût prononcé pour des locutions familières – significativement, le passage lie ces deux aspects (« - Putain de bordel, je me disais aussi, ça fait un bon moment que ce Rolf n'est pas revenu sur le tapis »<sup>24</sup>). Dans la perspective d'Ernst, les choix de son père sont bâtis sur du sable : vaine lui paraît cette tentative de fuir le passé, vaine l'illusion qu'il soit possible d'inventer l'identité selon son libre arbitre et qu'elle existerait au singu-

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>22</sup> Voir les pages 137-140 du roman.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 140.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 138.

lier, création à jamais définie. Aussi le passé resurgit, qu'on le veuille ou non. C'est ce qui est souligné par le fait que c'est le père qui avait choisi le prénom d'Ernst en hommage à l'artiste, tout en ignorant le fait que la biographie d'exilé de ce dernier rappelle la sienne. Alors que l'adolescence d'Ernst est marquée par la condamnation du père et de ses choix de vie, le fils finit par concevoir leur nécessité vitale – bien que l'option assimilatrice semble nécessairement associée à la douleur, et donc motivée par une expérience négative<sup>25</sup>.

Quant à la mère, elle est peu loquace tout au long du passage, en retrait par rapport à son ex-mari à l'identité aussi péremptoire que bruyante. Ce silence qu'elle n'interrompt guère renvoie à son hésitation. Celle-ci est à l'image des questionnements d'Ernst et de ses doutes existentiels : à ce moment du texte, une chose est certaine du moins, à ses yeux l'option du père est inconcevable.

Apprendre l'allemand ne pourra donc simplement signifier s'approprier la langue maternelle des parents, appropriation impossible dans la mesure où *la* langue maternelle soit n'existe pas (c'est le cas de la mère), soit est rejetée, l'option du père. En ce sens *J'apprends l'allemand* écrit contre les fausses évidences, ici celle qui pose comme donnée absolue l'existence d'une langue maternelle à laquelle l'individu serait lié à jamais, dans un rapport vital et inculqué par le sang. Lachaud insiste sur l'instrumentalisation politique de ce concept. Le passage qui décrit Ernst s'adressant à sa mère pour la première fois en allemand est éloquent à ce sujet<sup>26</sup>.

Le contexte dans lequel s'inscrit ce changement de langue est fugace mais non moins significatif : Ernst vient de passer une soirée chez son père qui vit désormais séparé de la mère de ses deux enfants. La rencontre est pénible. Père et fils ne cessent s'affronter dans le refus de l'aîné de tout ce qui lui rappelle son pays natal et la quête d'identité d'Ernst, celle-ci foncièrement tournée vers l'Allemagne. De retour chez sa mère, Ernst la trouve en train de discuter avec son correspondant Rolf. La discussion se fait en allemand. La mère accueillant

---

<sup>25</sup> Comme déductible de ces pensées d'Ernst qui, après que son père a consenti à lui parler de l'horreur de son enfance (174-175), signent sa réconciliation avec lui : « Je te comprends, je comprends tout ce que tu as dit, tout ce que tu as tu, l'ennui dont tu te nourris, la peur de l'imprévu, l'absence d'instinct de survie, je t'écoute, tu as eu l'intelligence de choisir une femme vivante, tu as jeté toutes tes forces, ton peu de forces, dans la transplantation en France, je t'aime, il va me falloir de l'énergie, de l'enthousiasme et des amis sûrs pour vivre, être curieux jusqu'au bout, oublier ces règles grises et sans saveur que tu m'as léguées pour définir le monde » (p. 176). Est-ce que les choix du fils aîné Max, poussant l'idée d'assimilation jusqu'à franciser son nom (p. 198), reposent sur une même souffrance ? Si Ernst exprime de forts doutes (« Max n'a pas de passé, Max va faire des enfants français sans passé, mais Max fait polytechnique, il va défiler le 14 juillet sur les Champs-Élysées. Il portera l'uniforme. Max va perpétuer une tradition familiale », p. 183), le roman reste néanmoins ouvert sur la question.

<sup>26</sup> Voir les pages 108-109.

son fils, Ernst lui répond en cette même langue et précise : « Appeler ma mère *Mutti* n'est pas sorti »<sup>27</sup>.

Comment comprendre cette précision ? D'abord, elle exprime un blocage. Ce qui « bloque » est sans aucun doute à chercher dans l'atmosphère familiale tendue, caractéristique de la relation père-fils, mais aussi de celle entre la mère et le fils. À l'inverse, et ce pour encore mieux accentuer le malaise entre les différents membres de la famille d'Ernst, les liens ont pu se tisser *naturellement* hors du cercle biologique. Aussi la fin du passage insiste sur la proximité qu'Ernst a su instaurer avec le nouveau compagnon de sa mère (« Nous rejoignons Bernard dans le salon. Je l'embrasse. Depuis quelques jours, on s'embrasse quand on se salue »<sup>28</sup>).

Venons-en à la désignation que contient la phrase en question, à ce *Mutti* qui fait barrage. Elle rappelle les lignes célèbres que Franz Kafka avait fixées dans son journal. L'écrivain y évoquait sa mère et sa difficulté à l'aimer à cause de la manière dont elle est appelée en langue allemande<sup>29</sup>. Outre ce renvoi, la phrase évoque le régime nazi, d'ailleurs l'une et l'autre référence ne s'excluent pas<sup>30</sup>.

Notre protagoniste serait-il dans l'incapacité de prononcer le diminutif *Mutti*, parce que celui-ci est désormais à jamais lié au croisement de deux moments

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> « Gestern fiel mir ein, dass ich die Mutter nur deswegen nicht immer so geliebt habe, wie sie es verdiente und wie ich es könnte, weil mich die deutsche Sprache daran gehindert hat. Die jüdische Mutter ist keine « Mutter », die Mutterbezeichnung macht sie ein wenig komisch (nicht sich selbst, weil wir in Deutschland sind), wir geben einer jüdischen Frau den Namen deutsche Mutter, vergessen aber den Widerspruch, der desto schwerer sich ins Gefühl einsinkt. « Mutter » ist für den Juden besonders deutsch, es enthält unbewusst neben dem christlichen Glanz auch christliche Kälte, die mit Mutter benannte jüdische Frau wird daher nicht nur komisch, sondern fremd. Mama wäre ein besserer Name, wenn man nur hinter ihm nicht « Mutter » sich vorstellte. Ich glaube, dass nur Erinnerungen an das Ghetto die jüdische Familie erhalten, denn auch das Wort Vater meint bei weitem den jüdischen Vater nicht ». Franz Kafka, *Tagebücher 1910-1923*, 24. Oktober 1911, *Gesammelte Werke*, 1951 « Hier m'est venu à l'esprit que si je n'ai pas toujours aimé ma mère comme elle le méritait et comme j'en étais capable, c'est uniquement parce que la langue allemande m'en a empêché. La mère juive n'est pas une « Mutter ». Cette façon de l'appeler la rend un peu ridicule (le mot « Mutter » ne l'est pas en soi puisque nous sommes en Allemagne) ; nous donnons à une femme juive le nom de mère allemande, mais nous oublions qu'il y a là une contradiction, et la contradiction s'enfonce d'autant plus profondément dans le sentiment. Pour les juifs, le mot « Mutter » est particulièrement allemand, il contient à leur insu autant de froideur que de splendeur chrétiennes. C'est pourquoi la femme juive appelée « Mutter » n'est pas seulement ridicule, elle nous est étrangère. « Maman » serait préférable, s'il était possible de ne pas imaginer « Mutter » derrière. Je crois que seuls les souvenirs du ghetto maintiennent encore la famille juive, car le mot « Vater » ne désigne pas non plus le père juif à beaucoup près »

<sup>30</sup> Dans le sens où il a été attribué, et ce, non sans raison, une force visionnaire aux écrits de Kafka, interprétés comme esquisse des fonctionnements totalitaires.

essentiels de l'idéologie nazie : le culte de la mère et l'instrumentalisation politique de la langue ? Pour le régime national-socialiste, dont, nous le savons, l'interrogation est au cœur du texte, la langue (allemande) a été un outil clé de son idéologie, la propagande l'ayant utilisée, déformée à son profit. Au sein du national-socialisme, la langue a servi au contrôle politique - refuser l'utilisation du « Deutscher Gruss [« Heil Hitler] », néologismes nazis, a pu entraîner l'enfermement, voire la mort. Ce contrôle politique par la langue allait de pair avec la sacralisation de l'allemand comme langue maternelle, qui atteignit alors son paroxysme. Cette sacralisation de l'allemand s'accompagnait d'une recherche obsessionnelle de la pureté, qui s'exprimait notamment par la chasse aux mots proclamés « étrangers » (donc « impurs »). Il est alors envisageable que les idéologues se soient attaqués à la désignation « Mama », ce diminutif allemand de mère concurrent à celui de « Mutti », car « Mama », dans cette logique absurde, meurtrière, a pu paraître comme condamnable car trop proche du français « maman », pour relever de la catégorie « Welschereien aller Art »<sup>31</sup>. Ajoutons que le culte de la mère, porté par l'idéologie nazie, prônait le rejet de l'expression des sentiments dans la relation entre la mère et ses enfants<sup>32</sup>. « Mutter » dans cette logique, paraît la désignation la plus adéquate<sup>33</sup>. Cet exemple de désignation peut alors servir à illustrer l'une des caractéristiques clés de l'idéologie hitlérienne : s'attaquer au plus intime. L'individu n'a de place dans ce système qu'à condition de le servir, ce qui signifiait l'annuler l'humain. Si notre texte pose clairement la question des conséquences d'une éducation national-socialiste sur l'enfant (le père d'Ernst) et sur ses enfants à venir (Max et Ernst), l'incapacité dans laquelle se trouve Ernst à prononcer *Mutti*, c'est qu'il fait désormais partie, c'est du moins l'hypothèse que nous formons, des mots *entachés* par l'expérience national-socialiste. Aussi, bien qu'Ernst s'adresse à sa mère probablement pour la première fois en allemand et que l'on pourrait donc croire, trop hâtivement, à une avancée dans la quête d'identité du protagoniste, le passage pourrait ainsi référer à la force qui réside dans la transmission non dite et inconsciente de l'Histoire, pour devenir mémoire douloureuse. Ce serait donc cette mémoire douloureuse qui aurait fait que, sans connaître l'Histoire (factuelle) de la dénomination que

---

<sup>31</sup> L'intitulé de l'une des rubriques du mensuel national-socialiste *Die Muttersprache*, pour qui la chasse aux mots dits étrangers », sa raison d'être, est menée de façon obsessionnelle.

<sup>32</sup> Voir Irmgard Weyrather, *Muttertag und Mutterkreuz. Der Kult um die 'deutsche Mutter' im Nationalsozialismus*, Francfort/Main, Fischer, 1993.

<sup>33</sup> Et que les nazis auraient effectivement tenté d'imposer selon Sigrid Chamberlain (« Mutter, auch dieses Wort, dem kleinen Kind auferzungen als einzig erlaubte Anrede [...] gehört zu der Konditionierung auf ein System hin, in dem es vor allem auf Härte ankam » *Adolf Hitler, die deutsche Mutter und ihr erstes Kind. Über zwei NS-Erziehungsbücher*, Gießen, Psychosozial-Verlag, 2000 (3<sup>e</sup> édition), p. 47, affirmation que nous défendons, bien que la question des diminutifs (Mutti/Mama) reste à consolider.

les nationaux-socialistes auraient tenté d'imposer à toute famille allemande (le bon national-socialiste dit « Mutter », peut-être « Mutti » et non pas « Mama »<sup>34</sup>), aller vers sa mère - la nommer - reste pour le fils Ernst, en partie du moins, impossible. Cette place centrale qu'occupait la langue au sein du national-socialisme rend autrement sensible le rapport entre la langue allemande et celui qui l'a parlé. Ernst en prend conscience lors de sa visite du camp de concentration de Dachau. Dans l'incapacité de s'assumer de parents allemands, Ernst se cache derrière son identité française, voire s'en invente une nouvelle : « Le guide m'a pris pour un descendant de victime. Mes questions précises, mon accent étranger, mon émotion. J'ai tout fait pour. Un Français en Allemagne. Un descendant de victime à Dachau. Impossible autrement. Insupportable »<sup>35</sup>.

### **En guise de conclusion : l'apprentissage sexuel et politisation du sexe**

Alors que le roman renseigne peu sur l'apprentissage effectif d'Ernst en allemand – quelques touches lacunaires seulement permettent de deviner ses progrès – l'apprentissage de la sexualité est relaté en détail. Ce déséquilibre tient surtout à la perspective adoptée : bien ordinaire le fait que notre adolescent fasse plus de cas de ses premières expériences sexuelles que de sa maîtrise croissante de l'allemand. Ainsi, malgré ce déséquilibre, ce qu'il convient de retenir, c'est le parallélisme qu'instaure le roman entre ces deux apprentissages. Celui-ci tient à la politisation que nous avons vue inhérente à l'apprentissage de l'allemand. Telle l'école dans ce qui précède, la médecine occupe une place clé dans le roman et contribue de façon décisive à politiser le sexe.

Lachaud rappelle la mainmise politique en insistant sur la masturbation, thématique récurrente du discours médical du XIX<sup>e</sup> siècle, dans lequel le péché solitaire est considéré comme origine de tout Mal. Pour l'invention d'une nouvelle morale au XIX<sup>e</sup> siècle rendue nécessaire par la consolidation des Etats-Nations, et à l'assise de laquelle le discours médical contribue de façon décisive, la masturbation constitue l'acte anti-social par excellence : elle s'oppose à l'idéal de la famille, de l'humanité, de la nation. Elle s'oppose au stéréotype de la virilité, qu'incarne la nation<sup>36</sup>. Si le personnage d'Ernst rappelle les stéréotypes du masturbateur – Ernst est chétif, introverti, malade – c'est pour retourner ces vieilles représentations. Car

---

<sup>34</sup> Illustrant ce que le célèbre travail de Victor Klemperer (LTI) met en avant, à savoir l'idée selon laquelle les nazis seraient parvenus à prescrire les normes linguistiques de tout discours, qu'il soit privé ou public.

<sup>35</sup> *J'apprends l'allemand*, p. 196.

<sup>36</sup> Voir George L. Mosse, *Nationalism and Sexuality. Middle-class Morality and Sexual Norms in Modern Europe*, The University of Wisconsin Press, 1985.

la masturbation, dans ce roman, tout au contraire du stéréotype médical dix-neuviémiste, est un acte stimulant la rencontre, un acte social, unificateur. Retournement de vieux stéréotypes et savoirs médicaux il y a également, dans le sens où c'est Ernst (le « masturbateur homosexuel ») qui va à la quête de secrets, tenu par la société dans toute sa respectabilité<sup>37</sup>. L'imbrication par laquelle est menée une double décomposition des mythes linguistique et sexuel confère au roman de Denis Lachaud son audace et contribue à repenser la question de l'identité au pluriel.

Piquante est certainement l'appréhension déductible des commentaires diffusés sur la toile, à l'idée de lire l'ouvrage avec des collégiens. Visées sont les scènes de fellation, supposées choquantes pour un public jeune. Manifestement, l'évocation de la masturbation passe de nos jours, tandis que la fellation frise encore le tabou. Or, en allant outre les pruderies, c'est offrir aux élèves l'occasion de réfléchir sur un parallèle certes audacieux mais non moins juste : celui entre l'apprentissage d'une nouvelle langue comme acte jouissif, affectif, personnel et intime et l'apprentissage sexuel tel que présenté dans notre roman, où la jouissance orale est le point de départ d'une rencontre privilégiée, l'amitié entre Rolf et Ernst. Dans les deux cas, il est question de désir, désir d'apprendre la langue de l'autre, désir de l'autre.

**Pour citer cet article :**

**Britta BENERT, « Jeux de décomposition et de renversement d'identités dans *J'apprends l'allemand* de Denis Lachaud », P. Clermont/L. Bazin/D. Henky (éds.), *Esthétiques de la distinction : gender et mauvais genres en littérature de jeunesse*, Francfort/Main, Berlin, Berne, Peter Lang, coll. « Kinder-und Jugendkultur, - literatur und -medien. Theorie – Geschichte - Didaktik, 2013 », vol. 77, p. 177-190.**

---

<sup>37</sup> « [...] the love of secrecy and the practice of vice not only made men and women outsiders in respectable society but was a danger to the security of the state. At a time when conspiracy theories of history were popular, the masturbator was viewed as a readymade conspirator against the state » (Mosse, *op.cit.* p. 11).

